

Boubacar Boris Diop : « En Afrique du sud, au Nigeria, au Kenya au Ghana...les cinéastes parlent a leur public» Auteur : Katy Lena Ndiaye

Ecrivain et journaliste sénégalais, Boubacar Boris Diop dit de lui-même qu'il est un esprit curieux et passionné par toutes les formes et toutes les dimensions de l'expérience humaine. De notre côté, nous dirons de Diop qu'il est un auteur engagé, même si le qualificatif peut faire sourire (lui le premier). L'expérience humaine dont il parle, elle, est toute entière comprise dans l'histoire, la grande. Et c'est à cette source que l'écrivain plonge sa plume. La mémoire, individuelle ou collective, lui tient lieu de fil rouge.

Boubacar Boris Diop l'écrivain a pris le pas sur Diop le journaliste. Auteur prolifique, on lui doit entre autre, L'Afrique au-delà du miroir, Kaveena, Négrophobie (ouvrage collectif) ou encore L'Impossible innocence. En amont de son l'écriture, Boris Diop va gratter la surface pour découvrir ce qui se cache en-dessous. Ce qui intéresse l'auteur, ce sont les représentations collectives. Les histoires que les sociétés se racontent et la manière aussi dont elles se les racontent. « Toute communauté humaine égrène au fil des siècles l'idée qu'elle se fait d'elle-même, la place qu'elle s'assigne parmi les autres peuples. Cela l'amène à vivre dans la proximité de ses grandes figures historiques, et la confusion entre réalité et fiction est souvent telle que les récits qu'elle s'invente pour tenir debout, chacun s'en souvient sans, bien entendu, les avoir vécus... Je travaille sur ce décalage-là ». Après cette dissection, vient la reconstruction. Le réel, matière première, est réinventé, réécrit.

Mais tout ceci est peut-être trop limpide. Et pour Boris Diop, l'imagination et le génie du conteur de même que le talent de l'artiste se trouvent ailleurs. « L'essentiel se passe au niveau de l'inconscient. En somme, notre propre création littéraire ou cinématographique nous vient par derrière, en vertu de mécanismes qui nous restent opaques. C'est une telle innocence qui permet à l'artiste d'être en prise de façon véridique et originale avec les dynamiques sociales. Chercher son chemin dans les ténèbres, c'est essentiel, en vérité. En wolof, on dit à peu près ceci : Si ton ennemi sait où tu veux aller, il ne te laissera jamais y arriver. Je me permettrai de paraphraser le proverbe : si un artiste sait, avant de commencer son œuvre, où il veut aller, eh bien il n'y arrivera jamais ! »

Pour Boris Diop, « L'écrivain, qui ne donne rien à voir de manière immédiate, est un impénitent chasseur d'images et d'un autre côté, il est essentiel pour un cinéaste d'être un bon conteur. C'est à ce niveau que Sembène a toujours réussi à faire la différence. Exprimer une réalité en mouvement est, en soi, une quête du sens mais je crois qu'il s'agit surtout pour le créateur de faire accoucher cette réalité d'elle-même, quitte à la couler dans ses propres phantasmes. (...) Il y aurait en outre beaucoup à dire sur les possibilités de manipulation offertes, à partir d'un matériau brut, à l'écrivain et au cinéaste. Pour un roman qui fera deux cents pages à l'arrivée, je peux en écrire facilement deux mille de brouillon. Ces deux mille pages chaotiques, ce sont en somme mes rushes à moi. Je ne me considère comme étant réellement en train d'écrire le livre que dans la phase de structuration du récit. Une fois que j'enfile l'habit du monteur-menteur, j'éprouve un formidable sentiment de liberté. J'adore ce moment-là. »

Quand il parle de son métier, de son écriture, Boris Diop use ici avec bonheur d'un vocabulaire emprunté au cinéma. Le septième art est, après la littérature, un univers qu'il maîtrise et dans lequel il est chez lui. Depuis l'enfance, il côtoie nombre des représentants de la seconde génération de cinéastes sénégalais. On pourrait presque dire que le cinéma a nourri son imaginaire. Ben Diogaye Bèye, Jo Gaï Ramaka, Ousmane William Mbaye ou les regrettés Amet Diallo et Samba-Félix Ndiaye sont ses amis. Enfants, ils ont découvert et aimé le cinéma ensemble. Assis dans les salles obscures dakaroises, ils ont partagé les mêmes émotions, se sont imaginés en héros des Westerns des années 50'. Plus tard, ces jeunes gens turbulents ont vibré devant Et la neige n'était plus, de Ababacar Samb, Sarzan, de Momar Thiam, Borom Saret, de Sembène mais aussi... A bout de souffle, de Godard et les films de Chaplin !

«Souvent, faute de pouvoir nous payer le ticket, nous faisons le mur ou alors Yadikone, ce bandit d'honneur qui défiait avec panache l'autorité coloniale, brisait la porte du cinéma et nous faisait entrer gratis ! C'était une légende, ce Yadikone. Sans lui, Djibril Diop Mambety, qui n'a d'ailleurs jamais cessé de lui rendre hommage, ne serait peut-être pas devenu cinéaste. (...) Ces relations d'amitié ont eu une tonalité nettement militante quand nous avons atteint l'âge de raison. Nous discussions des nuits entières dans les mêmes cercles d'extrême-gauche,

eux voulaient faire du cinéma et moi, j'ai toujours su que j'écrirais des romans. Nous nous sommes mis à travailler ensemble le plus naturellement du monde. »

Les cinéastes et l'auteur, fidèles à leurs promesses et rêves de jeunesse, ont suivi leurs voies. Et celles-ci se sont croisées plus d'une fois. Boris Diop leur a prêté sa plume. Il figure ainsi au générique de quelques films pour lesquels il a tenu le rôle de co-scénariste. On lui doit notamment le scénario du dernier film de Mansour Sora Wade, *Les feux de Mansaré*.

Proche des cinéastes de sa génération, Boris Diop est également sensible et impressionné par la nouvelle vague de documentaristes qui, semble-t-il, apportent un souffle nouveau. Membre du jury documentaire au dernier Fespaco, l'auteur avoue avoir été bluffé par la qualité des oeuvres proposées.

« Nous avons couronné *Nos lieux interdits* de Leïla Kilani, *Behind the rainbow* de Jihan el Tahri et *Une affaire de Nègres* d'Osvalde Lewat. Elles sont respectivement du Maroc, d'Égypte et du Cameroun mais ce sont surtout trois jeunes femmes qui s'attaquent de front à des sujets aussi difficiles que la douloureuse mémoire des années Hassan II, les incertitudes de l'Afrique du Sud post-apartheid et les escadrons de la mort à Yaoundé. Au-delà des lauriers qu'ils ont cueillis, ces films, et quelques autres, se sont singularisés par leur force humaine ainsi que par le courage politique et l'exceptionnelle maîtrise de leurs auteurs. Cela m'a paru un tournant majeur, surtout si on pense à la très faible présence des réalisatrices africaines dans les palmarès de Carthage et de Ouaga. »

Boris Diop parle « de tournant majeur ». Le cinéma de nos aînés n'aurait-il pas tenu ses promesses ? Aujourd'hui, le tableau qui s'en dégage est le suivant : le secteur est tributaire de fonds venus de l'extérieur, les oeuvres circulent dans les festivals internationaux mais sont rarement programmées dans les salles africaines. Le divorce entre les cinéastes et leur public « naturel » est consommé. Mais comment en sommes nous arrivés là ?

« Je pense qu'il faut surtout incriminer l'absence de vision culturelle à long terme des Etats africains francophones. Pourtant, ils n'ont pas manqué d'ambition dans ce domaine au cours des premières années d'indépendance. Ils ont souvent participé au financement de films pas toujours très tendres avec leurs régimes. Hélas, au tournant des années 80, les moyens se raréfient et c'est la Coopération française qui, par divers canaux, permet à ce cinéma de continuer à exister. Mais on peut aussi dire que par la même occasion, c'est elle qui l'empêche... d'exister ! (...) Pendant très longtemps, le cinéma africain a été presque exclusivement l'affaire du seul monde dit francophone. Aujourd'hui, le cinéma africain, ça se passe en Afrique du Sud et aussi au Nigeria, au Kenya et au Ghana, autant de pays où le puissant phénomène du home video balaie tout sur son passage. Les cinéastes parlent à leur public. »

Voici que surgit à nouveau la question du public qui, pour le cinéaste comme pour l'écrivain, est centrale. Entre l'auteur et son lecteur, très peu d'intermédiaires. Pour faire exister son oeuvre, le cinéaste, lui, dépend d'une longue chaîne de « médiateurs »...la question des moyens ne peut être évacuée.

« Faire un film coûte cher et nécessite une logistique complexe. Le produit ne peut pas arriver partout, ne serait-ce que parce qu'en Afrique, les campagnes sont très faiblement électrifiées. L'exemple de Sembène est très révélateur de ces difficultés. Il décide de se tourner vers le cinéma parce qu'il y voit « l'école du soir » du peuple. Je ne suis pas convaincu qu'il parlerait de la même façon aujourd'hui que notre industrie cinématographique s'est effondrée. Ses romans, plus accessibles, lus et commentés par des générations de lycéens d'Afrique ont fini, si je puis ainsi m'exprimer, par prendre leur revanche. »